

Frères et sœurs bienaimés,

Dimanche dernier, nous avons médité sur la parabole du grand festin (Luc 14, 15-24). Nous avons entendu ce maître qui ouvre sa maison à tous, sans condition, invitant pauvres, boiteux, aveugles et mendiants à prendre place autour de sa table. Nous avons découvert la générosité débordante de Dieu, même si nous ne sommes pas à proprement parler pauvres, boiteux, aveugles et mendiants. Dieu est bien animé d'un désir d'accueillir chacune et chacun, même ceux que le monde oublie, même ceux qui se tiennent aux marges. Alors aujourd'hui, nous allons poursuivre notre chemin à travers l'Évangile selon Luc, et nous avons ouvert un chapitre tout entier consacré à un même mouvement : le désir de Dieu de retrouver ceux qui se sont éloignés eux-mêmes. Luc 15 nous raconte ainsi trois paraboles : celle de la brebis perdue, celle de la pièce égarée et celle du fils perdu et retrouvé. Trois histoires, mais une même musique : la joie de Dieu. Il ne s'agit plus seulement d'une invitation à entrer dans la maison du maître comme au chapitre 14, mais de récits de recherche et de retrouvailles. Non seulement Dieu accueille, mais il part à la rencontre. Non seulement il ouvre sa porte, mais il sort sur le chemin. Non seulement il dresse la table, mais il fait la fête. Dans ces récits, nous découvrons le cœur battant de l'Évangile : Un Dieu qui ne se résigne jamais à la perte d'un seul. Un Dieu dont le pardon ouvre toujours un avenir nouveau. Un Dieu dont la joie n'est pas solitaire, mais partagée, communicative, festive. Voilà les trois méditations que je voudrais vous proposer aujourd'hui.

Le chapitre s'ouvre par une remarque simple : « Les collecteurs d'impôts et les pécheurs s'approchaient tous de Jésus pour l'écouter. Les pharisiens et les spécialistes des Écritures critiquaient Jésus en disant : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ! » (v.1-2). Voilà le scandale relevé par les pharisiens et les spécialistes des Écritures : Jésus attire ceux qu'on évite, il fréquente ceux qu'on rejette, il s'assoit à table avec ceux dont on détourne le regard, ce qui est très choquant pour les pharisiens, ces croyants très respectés du temps de Jésus, qui voulaient obéir à la Loi de Dieu dans les moindres détails, mais qui parfois oublièrent l'essentiel : l'amour et la miséricorde. La conduite de Jésus dérange donc, et pour répondre à ce murmure religieux, il raconte ces trois histoires/paraboles. La première dit qu'un berger qui avait cent brebis, en perd une. Il ne reste pas avec les quatre-vingt-dix-neuf, il part à la recherche de celle qui manque. Nous pourrions trouver cela imprudent, complètement déraisonnable. Finalement qu'importe si on a une brebis de plus ou de moins ? Mais dans le regard du berger, aucune n'est négligeable ni à négliger. Chacune compte, chacune a un poids infini. La deuxième parabole dit la même chose sous une autre forme. Cette fois-ci on a une femme avec dix pièces. Elle en perd une. Elle allume la lampe, balaie sa maison, cherche jusqu'à la retrouver. Là encore, on pourrait dire : neuf suffiraient bien, plutôt que faire ce remue-ménage. Mais non. Pour elle, tant qu'une manque, sa joie est incomplète. Rapportés aux humains, ces deux récits nous rappellent une vérité que nous oublions souvent : il n'existe pas d'être humain superflu aux yeux de Dieu. Pas de vie jetable. Pas de destin insignifiant. Nul n'est oublié aux yeux de Dieu. Et cette promesse change tout : elle nous libère de nos fatalismes, elle nous empêche de nous habituer à l'injustice, elle nous invite à voir chaque être humain comme Dieu le voit, c'est-à-dire digne d'amour, digne de soin, digne de joie. C'est aussi ce qui inspire des œuvres comme l'Entraide protestante. Dans le Loir-et-Cher, des bénévoles y accueillent des personnes en grande précarité : familles sans ressources, migrants perdus dans les méandres administratifs, personnes isolées qui ne savent plus vers qui se tourner. Là, concrètement, des repas sont partagés, un accompagnement proposé pour retrouver un logement, un travail, une dignité. Et si l'on regarde bien, ce n'est pas seulement de l'action sociale : c'est un écho vivant de l'Évangile. C'est l'image de ce berger qui cherche sa brebis, de cette femme qui balaie sa maison. C'est la traduction, aujourd'hui, de cette conviction : nul n'est oublié de Dieu. L'Entraide protestante nous rappelle que la foi ne reste pas dans de belles paroles : elle prend chair dans des gestes de solidarité, des regards de respect, une présence qui relève. Et, à travers ces gestes, c'est bien le Christ lui-même qui continue d'aller vers celles et ceux qui étaient perdus pour les ramener à la joie de la maison de Dieu.

La troisième parabole est plus complexe et beaucoup on eut du mal à l'interpréter puisqu'elle déploie la même conviction - nul n'est oublié de Dieu - mais dans une grande fresque familiale. Un fils s'éloigne, dilapide sa part d'héritage, s'enfonce dans la misère. Mais il se relève, il décide de revenir. Et son père, loin de le juger ou de le repousser, court à sa rencontre, le couvre de baisers, lui rend sa dignité, ordonne un festin. Ce récit est sans doute l'un des plus connus de l'Évangile. Mais attention : il ne parle pas seulement du fils prodigue, il parle du père. Et ce père dit quelque chose de Dieu : Il ne garde pas rancune. Il ne rumine pas les erreurs passées. Il ne cherche pas d'abord à régler les comptes. Il ouvre un avenir. Il donne une nouvelle chance. Il restaure la relation. Et ce n'est pas rien. Car nous savons, nous, comme il est difficile de pardonner vraiment. Nous savons comme il est facile de ressasser les blessures, de rester prisonniers du passé. C'est précisément ce que met en scène le personnage du frère aîné. Lui n'a pas dilapidé son héritage, il n'a pas quitté la maison, il est resté fidèle au travail auprès de son père. Et pourtant, au moment de la fête, il ne peut pas entrer. Son cœur reste verrouillé. Il se sent oublié, méprisé, lésé par l'accueil donné à son cadet. Sa fidélité s'est transformée en amertume, son obéissance en ressentiment. N'est-ce pas une expérience très humaine ? Quand nous voyons quelqu'un recevoir grâce, pardon, reconnaissance, alors que nous-mêmes avons l'impression d'avoir peiné, souffert, ou tenu bon sans récompense... combien il est difficile de partager la joie ! Nous connaissons ce sentiment de comparaison, cette petite voix intérieure qui dit : « Et moi, alors ? » Le frère aîné nous tend un miroir : il nous montre combien il est plus facile de compter les fautes des autres que d'entrer dans la liberté du pardon ; combien il est plus confortable de rester dans nos colères que d'accepter la fête. Mais dans la parabole, le père sort aussi à la rencontre de l'aîné. Comme il avait couru vers le cadet, il vient supplier l'aîné. C'est une autre image bouleversante : Dieu ne se résigne pas non plus à perdre ceux qui restent enfermés dans leur justice, leur rancune ou leur jalousie. À eux aussi, il offre la possibilité d'un avenir nouveau : celui d'entrer dans sa joie. Le pardon n'est donc pas seulement un cadeau reçu par celui qui revient de loin ; il est aussi un chemin difficile pour celui qui est resté, un appel à élargir son cœur. Mais Dieu, lui, se tient toujours dans la dynamique de la nouveauté. La joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent n'est pas une émotion passagère : c'est la traduction d'un monde nouveau qui s'ouvre. À partir du moment où le fils revient, il n'est plus défini par son égarement, mais par l'amour de son père. C'est la même promesse pour nous. Nos fautes ne sont pas niées, mais elles ne sont plus l'ultime mot sur notre vie. L'ultime mot, c'est le pardon de Dieu. Et ce pardon n'est pas une parenthèse : il est commencement d'un avenir... comme un fil qui traverse les trois paraboles, une fête annoncée, comme le banquet du Royaume de Dieu de Luc 14.

Quand le berger retrouve sa brebis, il appelle ses amis et ses voisins : « Réjouissez-vous avec moi » Quand la femme retrouve sa pièce, elle fait de même : « Réjouissez-vous avec moi » Quand le fils revient, le père ordonne : « nous allons faire un festin et nous réjouir ! » La joie de Dieu n'est pas solitaire. Elle se communique, elle s'élargit, elle se partage. Et c'est là, frères et sœurs, que l'Évangile devient pour nous un appel. Car il est possible de passer à côté de cette joie. C'est ce que symbolise la figure du fils aîné. Lui aussi est aimé du père, mais il refuse d'entrer dans la fête. Il reste enfermé dans ses calculs de justice, dans sa rancune, dans son ressentiment. Il peut nous arriver, comme au fils aîné, d'avoir du mal à nous réjouir du bonheur ou du pardon accordé à d'autres. Il peut nous arriver de rester attachés à nos propres critères de justice, plutôt que de nous ouvrir à la générosité de Dieu. Il peut nous arriver de laisser la rigueur prendre le pas sur la grâce, et d'oublier que la joie de Dieu est plus grande que nos calculs. Mais le père sort aussi à la rencontre de l'aîné. Comme il est allé vers le cadet, il va aussi vers l'aîné. Car Dieu désire que toute sa maison résonne de fête. Et c'est peut-être cela le cœur de la prédication aujourd'hui : Dieu veut partager sa joie avec nous. Pas seulement nous pardonner, pas seulement nous relever, mais nous rendre heureux avec lui. Alors, ces 3 paraboles nous concernent directement. Quand nous nous sentons perdus, elles nous rappellent que nous avons toujours de la valeur aux yeux de Dieu. Quand nous

portons le poids d'une faute, elles nous rappellent que le pardon ouvre un avenir nouveau. Quand nous hésitons à nous réjouir de la grâce donnée aux autres, elles nous invitent à entrer dans la fête. Et pour l'Église aujourd'hui, quel appel puissant ! Nous sommes appelés à refléter le visage de ce Dieu-là : Comme une communauté qui accueille et cherche au lieu de trier et sélectionner. Comme une communauté qui ouvre des chemins nouveaux au lieu d'enfermer chacun dans son passé. Comme une communauté qui célèbre et se réjouit au lieu de ruminer ou calculer. Voilà le témoignage que le monde attend de nous : que nous soyons une Église de la fête, du pardon et de l'espérance.

Frères et sœurs, dimanche dernier, nous étions à table avec le maître du grand festin, découvrant sa générosité et son désir d'accueillir chacun. Aujourd'hui, nous découvrons que cette générosité ne se limite pas à une invitation lancée : c'est une recherche passionnée, une quête obstinée, une joie communicative. Dieu ne se résigne jamais à la perte d'un seul. Dieu pardonne et ouvre un avenir nouveau. Dieu nous appelle à entrer dans sa joie, une joie partagée, festive, sans limite. Alors écoutons cette promesse : nul n'est oublié de Dieu, et son pardon ouvre toujours un avenir nouveau. Ainsi, laissons-nous rejoindre, relever et entraîner dans la danse de sa joie. Amen.